

# L'Éveil

Iléana Métivier

Roman

Couverture : Iléana Métivier

Infographie/Composition : Hector Gauthier

[www.ileana-metivier-auteur.com](http://www.ileana-metivier-auteur.com)

Numéro Copyright : 00060749-1, sur [copyrightdepot.com](http://copyrightdepot.com)

ISBN : 978-2-9562297-0-4

EAN : 9782956229704

Prix TTC : 4€99

Ce livre a été publié sur Bookelis.

« Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies et reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants les Codes de la propriété intellectuelle. »

« La chose la plus terrifiante, c'est de s'accepter soi-même complètement. »

Carl Jung.

« L'incapacité à s'arrêter de penser est une épouvantable affliction. Nous ne nous en rendons pas compte parce que presque tout le monde en est atteint : nous en venons à la considérer comme normale. Cet incessant bruit mental vous empêche de trouver ce royaume de calme intérieur qui est indissociable de l'Être. Ce bruit crée également un faux moi érigé par l'ego qui projette une ombre de peur et de souffrance sur tout. »

Eckhart Tolle.

## Aëlle

— La vache ! s'exclama Nèdji, horrifié, en découvrant mon mollet droit.

D'une main, il tenait mon jean retroussé sur mon genou. Tout son corps tendait vers l'arrière, comme pour s'éloigner le plus possible de ma plaie cuisante.

La blessure me brûlait toujours autant, mais au moins, elle ne saignait plus. Je n'avais pas desserré la mâchoire tant je souffrais. Et même si j'avais pu l'évaluer succinctement et me rendre compte que ce n'était pas grave, une boule d'angoisse me comprimait toujours la cage thoracique. Cette manif' restait de loin la plus violente que j'ai connue.

— On aurait dû rentrer chez moi plus tôt pour te soigner...

Je croisai les magnifiques yeux noirs en amande de mon meilleur ami et y lus toute son inquiétude. Il oubliait que l'on tentait de rejoindre l'appartement où il vivait avec sa mère lorsque les flics nous ont nassés<sup>1</sup> sur la place.

---

<sup>1</sup> Une nasse, au sens figuré, est un piège. Dans le texte, ce verbe est un néologisme. Il désigne un encerclement de policiers dans un lieu plus ou moins réduit.

— T'en fais pas, je ne vais pas perdre ma jambe !

Je lui lançai un petit sourire pour le rassurer, mais il garda son sérieux, son attention de nouveau fixée sur ma lésion. Le plot de la grenade lacrymogène, d'un bon sept centimètres de long sur au moins deux de large, m'avait non seulement brûlée, mais aussi coupée. Je ne pensais pas avoir besoin de points de suture, mais les chairs demeuraient tout de même bien ouvertes sur une petite partie du côté droit de mon mollet. Une nouvelle cicatrice me guettait, et celle-ci deviendrait assurément inesthétique.

Je soupirai de dégoût et me laissai aller en arrière sur le canapé inconfortable. Je ne réalisais pas encore l'ampleur de la situation. Je découvrais mon gouvernement et les forces de l'ordre capables d'actes d'une violence inouïe et d'une désinformation scandaleuse pour mater une rébellion légitime. Mais j'étais encore trop sous le choc pour y réfléchir.

Nèdji retroussa mon jean au-dessus de mon genou afin de pouvoir se servir de ses deux mains. Par mesure de précaution, je retins le tissu.

Nous sommes restés encerclés par les CRS, à nous faire allumer par de la lacrymo et des coups de matraque pendant presque une heure. Quand nous avons enfin pu regagner l'appartement de mon meilleur ami, mon pantalon s'était

complètement collé contre ma plaie à cause du sang coagulé et des tissus carbonisés. Les gaz m'avaient tellement fait pleurer que je n'avais plus eu une larme à verser malgré la douleur déchirante lorsqu'il l'avait, avec toutes les précautions du monde, décollé.

— T'es prête ? me demanda-t-il doucement sans oser me regarder.

Je vis sa pomme d'Adam tressauter d'anxiété.

— Vas-y, je ne suis pas douillette, répondis-je en me crispant.

Les traits de son joli visage ovale se chiffonnèrent un instant, puis il vaporisa généreusement la Biseptine. Un gémissement de douleur m'échappa lorsqu'il tamponna la blessure. Elle se rouvrit et le sang chaud coula le long de mon tibia et de ma cheville.

— Putain... Sales flics de merde... marmonna Nèdji, une moue colérique sur ses lèvres fines.

Il y colla un pansement composé de plusieurs compresses superposées, et mon cœur commença à se calmer. J'essayai les deux larmes de souffrance d'un revers de main... trop tard. Je venais d'étaler la lacrymo, restée accrochée sur mon visage et mes mains.

— Merde ! m'exclamai-je avec force en me redressant.

J'en avais marre de toute cette douleur ! La vive sensation de brûlure m'empêcha d'ouvrir les paupières. Mon ami glissa un bras autour de ma taille et m'aida à me relever, puis me guida vers sa salle de bain.

Ses doigts calleux à force de vivre dans la nature presque tous les week-ends glissèrent dans mes boucles courtes pour les mouiller. En appui sur une seule jambe, la tête penchée sous son robinet, l'eau ruisselant de lacrymo sur mon visage et pénétrant mes narines, j'étouffai un rire nerveux. La pression redescendait enfin, et ça me faisait du bien.

Son corps sec et musculeux se pressa contre moi pour atteindre le shampoing posé sur le rebord de la baignoire.

— Y'a rien de drôle, Aëlle, ronchonna-t-il en se redressant.

Il arrêta l'eau et entreprit de me frictionner vigoureusement le cuir chevelu. Apparemment, il ne parvenait pas encore à faire diminuer le stress intense des dernières heures.

Nèdji et moi nous connaissions depuis presque trois ans, depuis la seconde. Les rentrées ne se passaient jamais bien pour moi, en particulier depuis la sixième, lorsque j'avais réintégré le système de l'Éducation Nationale. Le rythme

effréné et la tonne de devoirs m'avaient miné le moral et le physique. Je ne comprenais pas la compétition entre les élèves, toujours présente et sous-jacente à chaque exercice. J'avais effectué toute ma maternelle et ma primaire dans une école Montessori. Un lieu où chacun et chacune assimilaient les connaissances à son rythme, sans aucune compétition ni aucune note, parce que l'intelligence demeure unique et qu'il est donc impossible de l'évaluer justement. L'apprentissage était un jeu. J'ai appris à compter avec des boules de neige et en construisant des bonshommes. Grâce à cette méthode, j'ai lu à quatre ans, mais j'ai effectué mes premières additions à sept. Tous et toutes n'étaient que respect et bienveillance.

En arrivant en sixième, dans une classe de trente préados alors que je n'avais connu que des groupes de dix avec deux enseignants, j'ai rapidement compris la chance que j'avais eue et comme il me serait pénible de poursuivre mes études de cycle secondaire dans une telle ambiance.

Les élèves se révélaient cruels, d'autant que je me trouvais bien plus en avance et dégourdie que la plupart d'entre eux, et beaucoup plus épanouie, aussi. En réalité, ce n'était pas réellement de la méchanceté, ils répétaient simplement le formatage reçu par l'école et leur éducation : soit le plus fort ou la plus forte ; bien que l'emploi du féminin fasse affreusement

défaut ; car la reconnaissance de la Société, et donc des personnes qui la composent, passe par là. Et pour être le plus fort, il n'y a qu'un moyen : écraser les autres.

J'ai mis plusieurs années à m'adapter et à enfin me faire des amis, mais cela ne m'a pas gênée. Lorsque j'ai rencontré Nèdji, j'ai su qu'au fond, ce système ne lui correspondait absolument pas, tout comme moi et mes quelques potes. Ses longs cheveux noirs et bouclés balayaient sans cesse ses épaules, déjà arrondies par l'effort physique. Son menton et son front volontaire suggéraient un sacré caractère, et en effet, il ne lui a pas fallu deux jours pour se battre avec un garçon arrogant qui l'a traité de *sale Arabe*. Je les ai séparés et l'ai entraîné plus loin le temps qu'il se calme. À partir de cet instant, nous ne nous sommes plus quittés. Et je me suis très souvent retrouvée au milieu de bagarres, à esquiver – sans toujours réussir – des coups de poing. Je l'ai soigné si souvent que sa mère a prévu une trousse à pharmacie bien garnie, toujours disponible dans leur petit appartement du centre-ville, à quelques rues du lycée.

Mais depuis plusieurs semaines, tout changeait. Nous avons fini dans le même lit lors du réveillon, et au réveil le lendemain, nous avons tenté notre chance côté cœur. Notre relation a duré presque trois mois, de janvier à fin mars. Nous sommes séparés depuis trois semaines, et un résidu de gêne

planait entre nous. Ces microsecondes de flottement lorsque nous nous saluions, par exemple. Même si nous avons rompu d'un commun accord, je savais bien que lui aurait aimé continuer, nous laisser encore un zeste de chance. Mais c'était impossible de mon côté. Notre histoire ne prenait pas, dans mon cœur. J'étais bien, dans ses bras – comme depuis toujours – mais je n'étais pas amoureuse.

L'eau tiède m'arrosa de nouveau et me sortit aussitôt de mes pensées.

— Penche un peu plus la tête, s'il te plaît, murmura Nèdji de sa voix douce.

Je gardai les paupières closes pour savourer ce petit massage et cette sensation de propreté. La lacrymo colle à la peau et poisse, il faut deux savonnages pour s'en débarrasser complètement.

Mon portable sonna dans mon sac quelque part dans le salon, près de la porte d'entrée.

Il déposa une serviette sur ma tête et je me relevai lentement tout en me séchant les cheveux. Je croisai ses yeux rouges et bouffis à cause du gaz dans le miroir au-dessus du robinet. Enfin, il esquissa un sourire.

— On l'a échappé belle, hein ? interrogea-t-il en s'adossant contre le mur derrière lui.

Son téléphone sonna à son tour après que le mien se soit tu.

— Ça doit être urgent... compris-je en esquissant un geste vers le salon.

Il acquiesça et sortit prestement de sa salle de bain, qui tenait plus lieu d'étroit couloir. Je le suivis en clopinant, grimaçant de douleur. Lorsque j'arrivai près de lui, il me tendit son portable :

— C'est ton beau-père. Je vais me doucher, ajouta-t-il en repartant en sens inverse.

Je lui adressai un signe de la main et maintins le téléphone à mon oreille.

— Salut Lennie ! C'est toi qui as essayé de m'appeler il y a quelques minutes ?

« Oui ! »

Sa voix déformée par l'angoisse m'interpella. Je m'assis sur le canapé, attentive. Ma mère, enceinte de six mois, sentait des contractions de plus en plus fréquemment.

« C'est ta mère. Je l'ai transportée aux urgences il y a deux heures. Rien de grave, des contractions un peu plus fortes et un peu plus rapprochées que les autres, mais son gynéco la garde en observation pour la nuit. »

— Mais le bébé et elle vont bien ? Pourquoi il l'hospitalise, s'il n'y a rien de grave ? m'enquis-je, anxieuse.

« Par mesure de précaution, tu sais bien, son médecin ne veut prendre aucun risque... »

Je perçus l'hésitation à la fin de sa phrase. Il me cachait quelque chose.

— Lennie, qu'est-ce qu'il y a ?

Je préférais prendre mon courage à deux mains maintenant, plutôt que me ronger les sangs jusqu'à ce qu'elle rentre, demain.

« Tu pourrais la remplacer à la villa des Riveria, ce soir ? Elle t'appellera vers dix-sept heures trente, heure à laquelle tu dois commencer, pour t'expliquer le boulot. »

— Oui, oui, bien sûr, affirmai-je en observant mon mollet couvert de sang et le monticule de compresses qui me servait de pansement.

Ma mère était blanchisseuse chez une riche famille, elle bossait du lundi au vendredi, de dix-sept heures trente à vingt heures – voire plus si besoin. Elle assurait notre seul revenu, quelques huit cents euros par mois, qui permettait aux quatre, bientôt cinq membres de la famille de vivre décemment. Pour le reste, nous étions totalement autonomes, tant sur le plan alimentaire qu'énergétique. Ce bon salaire servait à payer les

assurances, les abonnements, l'essence et un peu de nourriture, bien que la plupart du temps nous troquions nos légumes contre la viande et les produits laitiers de nos voisins.

— Tu vas chercher Jaïs à l'école ou tu veux que je demande à Nèdji de s'en occuper ? questionnai-je, désireuse de le soulager le plus possible afin que ma mère ne reste pas seule à l'hôpital.

Je pressentais qu'il ne m'avait pas tout dit.

« Je m'occupe de ton petit frère, merci. Ta mère doit se reposer, elle a l'interdiction de se lever... – Il déglutit avec peine. – Elle m'a juré qu'elle serait mieux toute seule qu'avec moi ! »

— Elle devra rester alitée jusqu'à l'accouchement, c'est ça ? devinai-je, agitée par tout ce que cela sous-entendait.

« Certainement, Aëlle. Nous aurons confirmation demain. Ce qui est sûr c'est qu'elle ne reprendra pas le travail. »

— Je peux la remplacer, si son patron est d'accord. Ça ne me dérange pas d'aller bosser après les cours. Je réviserai pour le bac dans la soirée et les week-ends.

Je visualisai son sourire lorsqu'il me remercia chaudement. Je considérais Lennie comme mon père, il m'élevait depuis mes quatre ans et m'avait transmis un nombre incalculable de savoirs, et surtout, l'amour de la terre.

Spécialisé dans la permaculture<sup>2</sup> et la construction écologique, je comptais bien suivre ses traces.

Je raccrochai et m'informai de l'heure : seize heures trente. Je devais y aller si je ne voulais pas arriver en retard chez les Riveria. Je me relevai et clopinai jusqu'à la porte de la salle de bain. L'eau ne coulait plus. Je toquai et le battant s'ouvrit quelques secondes plus tard.

Nèdji pratiquait la randonnée et le trek<sup>3</sup> en autonomie complète depuis ses quatorze ans. Ses soixante-dix kilos de muscles fins et ciselés restaient un plaisir à observer. Mon regard quitta la serviette qui ceignait sa taille, admira ses abdos, puis ses pectoraux. Le souvenir de son corps nu haletant contre le mien me percuta de plein fouet. Mes joues rosirent aussitôt et je croisai enfin ses prunelles sombres en amande bordées par ses longs cils noirs.

— Je dois partir, lui appris-je en masquant tant bien que mal mon trouble.

---

2 La permaculture (de l'anglais *permanente culture*) est une méthode qui vise à concevoir des écosystèmes en s'inspirant de la nature « sauvage » (biomimétisme) et en lui laissant le plus de place possible. Elle évolue donc en fonction du lieu d'application. Sobre en énergies (énergies fossiles, mais aussi travail manuel et mécanique), respectueuse des êtres vivants et de leurs relations réciproques, elle ambitionne un mode de vie durable et moins dépendant des systèmes de production et de distribution industriels.

3 Randonnée pédestre.

Je l'avais vu des centaines de fois dans cette tenue. Je l'avais toujours admiré sans gêne, mais depuis qu'on avait couché ensemble, depuis que j'avais embrassé chaque parcelle de sa peau, je ne parvenais plus à garder mon sang-froid dans cette situation banale. Il me fallait encore un peu de temps pour que les souvenirs s'estompent.

Je m'adossai contre le chambranle et l'observai s'attacher les cheveux.

— Un problème ?

— Ma mère reste à l'hôpital cette nuit, je la remplace à son job. Je dois y être dans une heure. Faut que je chope un bus ou que je tape le stop, mais vu mon état, personne ne me prendra, à mon avis !

J'étudiai un instant mon jean encore retroussé, plein de trainées de sang brunâtre. Je puais la transpiration et mes cheveux, que je portais aux oreilles, commençaient à sécher en bouclant façon caniche.

— T'arrives à peine à marcher, tu ne vas jamais pouvoir travailler comme ça ! s'écria-t-il en me faisant les yeux ronds, comme pour m'inciter à la raison.

Je haussai les épaules, signe que de toute façon, je n'avais pas le choix.

— C'est surtout du repassage, je resterai sur une jambe. C'est pour y aller que je vais souffrir. Le bus s'arrête à au moins un kilomètre de l'entrée, si mes souvenirs sont bons, et je te dis pas la taille du parc et de la villa...

— Je vais t'accompagner et t'aider à marcher.

Il me fit signe de le suivre dans sa chambre. Quand j'arrivai, il boutonnait déjà son jean propre.

Un mètre quatre-vingt, sec et musculeux, typé maghrébin... Nèdji en faisait baver plus d'une au lycée, mais il demeurait aussi solitaire qu'un loup. Il m'avait initiée à la randonnée, sport que j'affectionnais beaucoup, mais lui n'hésitait pas à sortir des sentiers tracés et marcher autant que possible seul, loin de la civilisation. Un jour, il m'avait avoué qu'il aimait être avec moi parce que je respectais et ne craignais pas ses silences. C'était aussi ce que j'appréciais chez lui, son calme, et le fait que nous restions des heures sans parler, voire sans bouger, juste allongés dans l'herbe à observer le ciel.

— T'en fais pas, repris-je. Ça ira. Si tu veux qu'on se voie ce week-end, passe chez moi. Je ne pourrais pas bouger, je vais devoir garder Jaïs et m'occuper de la maison, si ma mère n'a plus le droit de se lever.

Il enfila un tee-shirt et s'approcha.

— J'ai eu peur pour toi, quand tu t'es fait toucher.

Sa voix vibra des vestiges de son émotion.

— J'ai bien cru que t'allais charger cette armée de Robocops, avouai-je, un rire nerveux naissant dans ma gorge tant j'avais été effrayée pour lui, moi aussi.

Il pouffa à son tour. Il ignorait à quel point son caractère emporté me faisait parfois craindre les pires embrouilles, notamment avec les flics.

— Si tu t'étais pas retenue à moi en criant de douleur, c'est ce que j'aurais fait !

On éclata de rire, complices.

— J'aurais encore dû m'interposer ! Prendre des coups de poing à ta place, ça va, mais des coups de matraque, quand même !

Je glissai un bras sous le sien pour m'appuyer contre lui et l'entraînai vers la porte d'entrée. Mon rire s'éteignit lorsque je me remémorai la suite de la manifestation.

— J'ai cru que j'allais crever, dans ce nuage de lacrymo. Je n'arrivais plus à respirer.

— Ouais, surtout quand on s'est aperçu qu'ils avaient bloqué toute la place et qu'on était coincés au milieu d'eux, toi avec le mollet en sang.

Il me fit face sur le palier et me tendit mon sac à dos, que j'endossai, puis il me pressa contre son torse tendrement. Je répondis à son étreinte, soulagée que nous nous en soyons sortis à si bon compte. Nous luttions pour sauver l'Éducation Nationale et la pousser vers un enseignement plus respectueux et bienveillant, le gouvernement, lui, voulait la privatiser. En un mois et demi de manifestations et de blocages de lycées, collèges et facs, les violences policières grimpaient en flèche. Et encore, nous restions une petite ville. À Paris, on commençait déjà à dénombrer les victimes par dizaines. Fractures dues à un coup de matraque, hématomes, brûlures et plaies à cause des grenades à désencerclement ou lacrymogènes. Il y avait même eu des doigts arrachés et un œil perdu. Je pressentais que ces débordements étaient des prémices. Évidemment, pas un mot dans les médias nationaux.

Malgré cette technique primitive pour mater la voix du peuple, nous résistions et ne voulions rien lâcher. Les parents et les professeurs manifestaient avec nous, sans parler des citoyens et citoyennes à qui l'éducation tenait à cœur.

Nèdji me relâcha et me lança son petit sourire en coin en me disant au revoir. Pendant une seconde, son regard resta accroché à mes lèvres, puis il se détourna, gêné, ses joues creuses colorées de rose.

Je lui pressai la main amicalement, dans une tentative d'apaisement, pour lui signifier qu'à lui aussi, il lui faudrait du temps avant que les souvenirs s'éloignent. Je ne lui tenais pas rigueur d'avoir encore envie de m'embrasser, surtout dans un moment pareil, alors que nous revivions l'angoisse des heures de l'après-midi.

Il lâcha ma main et se détourna prestement, puis ferma doucement la porte. Je l'entendis s'y adosser et soupirer profondément. Mon cœur se serra et je m'engageai dans les escaliers aussi vite que me le permettait ma blessure. J'avais oublié de lui demander un Doliprane. La route jusqu'à la villa des Riveria serait décidément très longue.

Mais la douleur physique n'était rien en comparaison du poids de mon regret. Jamais nous n'aurions dû tenter une histoire d'amour. Dans notre petite bande d'amis, personne n'avait été surpris. Tous et toutes n'attendaient que cela, même. On s'entend si bien lui et moi... J'étais persuadée que nous étions assez matures pour construire une relation et qu'au pire des cas, notre amitié demeurerait trop solide pour qu'une séparation change quoi que ce soit. Aujourd'hui, je me rendais amèrement compte de mon erreur. Malgré notre maturité, notre amitié en avait quand même pris un coup.

Avant... C'était déjà arrivé que je repère son envie de m'embrasser, et parfois, je l'avais désiré moi aussi, alors que lui n'y pensait pas. Mais nous n'avions jamais ressenti de l'embarras. C'était naturel qu'un homme et une femme qui traînent ensemble depuis tant d'années se laissent aller à une petite envie de temps en temps. Lui et moi l'avions acceptée, et comme ce désir ne s'était pas présenté en même temps, nous n'étions jamais passés à l'acte. Cela nous convenait parfaitement.

Jusqu'à cette soirée du trente-et-un décembre, où nous nous sommes retrouvés dans le même lit – rien d'anormal jusque-là, nous dormions toujours ensemble chez l'un ou l'autre. Couchés à cinq heures, réveillés à huit, enlacés, car le matelas une place se révélait trop étroit pour deux personnes. En sous-vêtements tous les deux, lui à cause d'un verre de vodka maladroit et moi parce que ma robe me serrait trop pour que je dorme avec.

L'alcool a probablement fait le reste. Quand j'ai relevé la tête ; j'étais allongée à moitié sur lui, le visage au creux de son épaule et ma main gauche posée sur son pectoral droit ; j'ai souri en lui avouant, d'une voix complètement cassée d'un lendemain de fête, que je le trouvais vraiment bien foutu. Il a rigolé, de ce rire qui illumine son regard noir, et lentement, son

attention rivée à moi, a caressé mon bras. Puis chaque parcelle de mon corps, sans que je m'y oppose le moins du monde.

Ce désir avait tout fait foirer entre mon meilleur ami et moi. Je le regrettais, mais je savais aussi que ça ne servait à rien de ressasser : ce qui était fait ne pouvait être défait.

## Aëlle

Le portail en fer forgé d'arabesques s'ouvrit lentement sur une allée pavée.

— Wouah !

Le parc était si spacieux que le mur d'enceinte de vieilles pierres courait à perte de vue autour de la propriété. Mon souvenir datait de plusieurs années, mais apparemment, ma mémoire n'avait pas exagéré le grandiose de ce domaine lorsque j'avais accompagné ma mère récupérer sa fiche de paye.

Je m'engageai dans la vaste allée ceinte de gazon tondu au millimètre près, de massifs de fleurs bourgeonnants en ce milieu d'avril et d'arbres au moins centenaires.

Au bout, la villa de quatre étages me rappela ma vieille maison Playmobil. La même pierre beige et rectangulaire, le même toit d'ardoises grises et les deux marches arrondies qui menaient à la porte d'entrée. Seules différaient les fenêtres, toutes plus grandes les unes que les autres.

La porte d'entrée s'ouvrit sur la femme du petit écran de l'interphone, qui avait actionné le portail automatique.

— Entre vite, tu es en retard de deux minutes, me pressa-t-elle aimablement.

— Je ne peux pas aller plus vite, désolée. J'ai vraiment, vraiment mal, m'excusai-je en pointant du doigt mon bas de pantalon teinté de sang séché.

Elle me fit signe de la suivre en direction des escaliers en face de nous, tout en me questionnant sur l'état de ma jambe. Je lui expliquai ma mésaventure en contemplant le décor du hall. La pièce contenait deux magnifiques armoires à droite et à gauche de l'entrée, réservées respectivement aux manteaux et aux chaussures. Une grande porte coulissante, à droite, desservait le salon-salle à manger, m'apprit Cathy, la femme de l'interphone. De l'autre côté, la bibliothèque, puis le bureau de monsieur Riveria. Je n'irai probablement jamais dans ces pièces. Le parquet en chêne luisait de propreté, reflétant presque les moulures des rosaces du plafond.

Cathy m'entraîna vers la cave, où nous débouchâmes sur un long couloir. Mon téléphone sonna et je m'empressai de répondre à ma mère.

« Bonjour chérie, Cathy t'a reçue ? »

Sa voix fatiguée serra mon cœur de crainte. J'essayai de masquer mon émotion tant bien que mal, mais l'inquiétude, dès que je pensais à elle et au bébé, me rongait.

— Oui, elle me fait visiter. Tu vas bien, maman ?

« J'ai juste besoin de me reposer. Je vais faire vite, d'accord ? prévint-elle d'une voix lasse. Aujourd'hui, le vendredi, est le jour où je m'occupe du linge de Sloann, le fils de monsieur Riveria. Mais avant toute chose, tu dois lancer la lessive de Maïlys, sa sœur. Tu récupères son panier à linge sale dans sa salle de bain et lances la machine. Le temps qu'elle tourne, tu ramasses les vêtements de Sloann étendus dans la buanderie et tu files les repasser directement dans son dressing. Dans une bonne heure, tu redescends et tu envoies les affaires de Maïlys au sèche-linge, puis tu remontes terminer ton repassage. Tu en profites pour retaper un peu le lit si besoin, juger l'état des rideaux... Une heure plus tard, tu redescends à la buanderie et étends le linge encore humide de Maïlys. Puis ce sera l'heure de rentrer. Lennie passera te prendre. Tu as tout compris ? »

— Euh... oui, ne t'en fais pas. Juste, si les rideaux sont sales, je fais quoi ?

« Tu les retires et les laisses dans la buanderie pour la semaine prochaine. Je t'embrasse, ma chérie. J'essaye de vous

rappeler ce soir quand tu seras à la maison, si je ne suis pas trop fatiguée. »

— Repose-toi bien, maman, m’empressai-je d’ajouter. Je t’aime.

« Je t’aime aussi, Aëlle. »

Cathy m’apprit que la porte à droite des escaliers servait la cuisine. Celle à gauche, la buanderie et celle, toujours à gauche, mais au fond du couloir, le vestiaire. Elle m’y entraîna et me désigna le casier du fond, à côté du lavabo juste sous la fenêtre à ras de plafond.

— C’est celui de ta mère. Vous êtes de la même corpulence, enfin, avant qu’elle ne tombe enceinte ! Tu peux t’habiller avec sa tenue. Tu te changes et ensuite tu attaques les tâches qu’elle t’a expliquées.

— Où se trouvent les chambres de Mailys et Sloann ? m’enquis-je alors qu’elle tournait déjà les talons.

— Premier étage, à droite pour lui, à gauche pour elle.

Elle referma la porte, pressée de retourner travailler.

J’ouvris le casier de bonne taille en fer bleu et découvris trois cintres, chacun portant une robe grise à manches mi-longues. Cousu sur le devant, un tablier blanc attendait patiemment les saletés, tout comme le petit col en dentelle.

J'éclatai de rire en songeant à la tête de Nèdji s'il me voyait dans cette tenue de soubrette.

La robe m'arrivait sous le genou ; le contraire m'aurait étonnée ; et je terminai mon accoutrement par des bas épais couleur chair et des chaussures plates grises et vernies. Elles étaient un peu grandes, mais elles feraient l'affaire pour une soirée. Derrière moi se trouvaient une douche et deux cabines pour se changer. Je les remarquai trop tard pour m'en servir.

Je me sentais sale dans des vêtements propres et je détestais cela. L'odeur de lessive, pour le moment, masquait celle de ma sueur, mais pas pour longtemps. Mes habits empestaient la lacrymo, je m'en rendais compte à présent que je ne les portais plus. Et le bas comprimait ma blessure, m'arrachant une grimace douloureuse à chaque pas.

Ce n'était pourtant pas le moment de me plaindre, j'avais du pain sur la planche et déjà un quart d'heure de retard. Je quittai le vestiaire et marchai de nouveau dans le couloir étroit crument éclairé par le plafonnier de la cave. Ici, au sous-sol, nous étions loin du luxe de la demeure.

De retour dans le hall, je poursuivis ma route et grimpai une bonne volée de marches de pierres grises recouvertes d'un grand tapis brun. La pierre se mêlait incroyablement bien au bois, mettant en valeur ces deux matériaux.

Le hall du premier se révélait un peu plus petit que celui du rez-de-chaussée. Les escaliers poursuivaient leur doux colimaçon jusqu'au second dans un agréable mariage avec le parquet clair. Une porte immédiatement à droite des escaliers devait donner dans la chambre du fils de la famille. Je me dirigeai vers celle au fond à gauche, entrebâillée.

Je la poussai après avoir toqué sans obtenir de réponse et découvris une chambre d'au moins quinze mètres carrés. Tout y était parfaitement en ordre et dans les tons pastel vert, rose ou pêche. Je décidai de ne pas m'attarder, ma lenteur me laissait déjà présager au moins une demi-heure supplémentaire ce soir. J'ouvris la première porte à droite de l'entrée et tombai sur une salle de bain luxueuse, avec baignoire d'angle et un miroir plus grand que celui du Palais des glaces de la fête foraine. Je repérai le panier à linge sale juste en dessous.

Plein à ras bord, le surpoids m'arracha un sanglot en descendant les escaliers. Je serrai les dents et tentai difficilement de ne pas m'appuyer sur ma jambe droite. La buanderie m'apparaissait à des kilomètres.

La pièce sentait la lessive. À gauche, deux longs fils d'au moins quatre mètres soutenaient des vêtements d'homme. Je

repérai le lave-linge et le sèche-linge, avec une bassine sous le hublot, en face de la porte. J'envoyais la machine de la jeune fille et poussai, du pied, la bassine jusqu'à l'étendage. Je remarquai de grandes armoires contre certains murs, mais n'y pris pas garde. Je récupérai les habits que je laissai tomber dans le bac à mes pieds et remontai, encore une fois chargée comme une mule, d'un côté le panier vide de Maïlys, de l'autre la bassine pleine des vêtements de Sloann.

J'arrivai au premier étage en nage, la mâchoire contractée et les larmes perlant à mes cils. Je remis en place le panier dans la chambre vide de l'adolescente et ouvris celle du garçon, persuadée qu'elle serait également déserte.

Le jeune homme sursauta et se retourna vivement sur sa chaise de bureau, immédiatement à droite en pénétrant dans la chambre. Ses magnifiques yeux vert foncé me fusillèrent.

— Oh ! Pardon ! m'exclamai-je, confuse. Je pensais que la chambre serait vide, comme celle de Maïlys...

Je m'appuyai par mégarde sur ma jambe blessée pour refermer derrière moi.

— Aïe !

La bassine m'échappa des mains tandis que je me retenais à la poignée. Les larmes ruisselèrent d'un coup et le

garçon bondit de sa chaise pour me rattraper par le bras. D'une main, il rapprocha le petit fauteuil en cuir à ma gauche, et me fit signe de m'y asseoir.

Je soufflai pour me reprendre, mais ce collant ne m'aidait pas, il comprimait ma brûlure et ma plaie d'une poigne de fer.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive ? questionna-t-il d'une voix forte où perçait une pointe d'appréhension.

— Un palet de lacrymo chauffé à blanc m'a touchée pendant la manif' de cet après-midi, grimaçai-je en relevant ma robe sur mes cuisses.

Son regard paniqué voguait de mon visage en larmes, à la naissance de mes bas. Il ne comprenait pas de quoi je lui parlais et où je voulais en venir en me montrant ainsi devant lui.

— Où ? s'enquit-il, plein d'appréhension.

— Excuse-moi de t'offrir un tel spectacle, mais j'ai vraiment trop mal. Je ne peux pas travailler avec ce bas, poursuivis-je en dénudant ma jambe droite.

J'étouffai un grognement au moment de passer au niveau de ma blessure, puis soupirai de soulagement. La pression diminuait. Je remis ma robe en place et jetai un coup d'œil au pansement propre. Des traces de sang séché recouvraient la

moitié de mon mollet. Je laissai la chaussette autour de ma cheville et m'adossai au fauteuil hyper confortable.

Je poissais de sueur et la souffrance continue de cet après-midi me vidait du peu d'énergie qu'il me restait.

— Tu n'aurais pas un antalgique sous la main, s'il te plaît ? soufflai-je.

— Tu es couverte de sang, il faut que tu ailles aux urgences ! Et d'abord... tu es qui ?

Droit comme un i, il me scrutait, ébahi et stressé.

— Je m'appelle Aëlle, je suis la fille de Lyne, la personne qui s'occupe de ton linge. Ma mère est à l'hôpital, je la remplace exceptionnellement ce soir, expliquai-je aussi posément que je le pouvais. Et je sais que je fais peur à voir, mais je vais bien, donc arrête de m'examiner comme ça, s'il te plaît.

Je séchai promptement mes larmes. Il rougit et se détourna, honteux, puis s'assit sur le deuxième petit fauteuil à ma gauche, dans l'angle de la pièce.

— Je veux juste un truc contre la douleur... repris-je dans une supplique.

— C'est dans la salle de bain.

Il désigna la porte à côté de lui. Une seconde de flottement plus tard – je croyais qu'il irait –, je me levai et

sautillai jusqu'à la salle d'eau. Il se redressa subitement et m'enjoignit de me rasseoir, il s'en chargeait. Manifestement, il n'avait jamais servi personne et seuls mon état déplorable et ma grimace douloureuse l'avaient contraint à ce geste de gentillesse.

Il dégageait une froideur et une droiture presque palpables. Pourtant, ses prunelles de la couleur des aiguilles de sapins exhalaient une douceur et un charme fou, bien que recouvertes par un voile de tristesse. Sa joie de vivre semblait se terrer au fond de lui.

Il me tendit un cachet et un verre d'eau que j'avalai en entier.

— Merci. Je suis vraiment désolée, répétais-je en déposant le récipient sur la table basse en bois sombre. Tout cela n'est pas du tout professionnel, mais la douleur a explosé quand je me suis appuyée sur ma jambe...

— Si tu as mal à ce point, il faut voir un médecin.

Son ton résolu n'admettait pas la contradiction. Il devait avoir mon âge, dix-huit ans, pourtant il avait déjà l'habitude d'être écouté au doigt et à l'œil.

— C'est juste une brûlure et une coupure un peu profonde, le rassurai-je en souriant. J'ai déjà désinfecté. Je t'assure, ça va aller... J'ai besoin de quelques minutes, le

temps que le Doliprane agisse, puis je me remets au travail. Et... une fois de plus, excuse-moi de ne pas avoir toqué, dis-je en pinçant les lèvres, confuse de cette erreur. Tu... Je suppose que tu es Sloann ? m'enquis-je pour changer de sujet.

Il acquiesça en silence.

— Ça te dérange si je travaille avec un bas sur une cheville ?

Ma question maladroite nous fit sourire, son visage prit réellement vie lorsque les commissures de sa bouche se relevèrent. Je notai sa lèvre du bas un peu plus pulpeuse que celle du haut, son menton presque fuyant et ses joues légèrement creuses, la petite bosse sur son nez droit. Et une fois de plus, ses magnifiques iris verts, mis en valeur par ses cils d'un noir de jais et ses sourcils un peu épais. Son front assez large disparaissait par endroits sous quelques mèches brunes coiffées en décoiffé. Son visage était harmonieux. Son corps musculeux reflétait un certain goût pour le sport.

— Tu peux travailler comme tu veux. C'est mon père que ça dérangera.

— Tu vas lui dire ? interrogeai-je aussitôt, anxieuse à l'idée de porter préjudice à ma mère.

Je le scrutai dans une vaine tentative de lire la réponse avant qu'elle ne franchisse ses lèvres. Il esquissa un autre petit

sourire, comme pour me rassurer, mais reprit rapidement son sérieux. Sa voix résonna, tranchante :

— Peut-être que je devrais. Employer quelqu'un qui a eu des démêlés avec la police n'est pas dans nos habitudes familiales.

J'étais abasourdie. Arrogant, il se cala confortablement au fond de son fauteuil sans me quitter des yeux. Son attitude changeait au fur et à mesure qu'il percevait ma crainte, de plus en plus froid, comme s'il aimait le pouvoir qu'il possédait sur moi. Comme si mettre une pression injustifiée sur une personne apeurée le galvanisait. Soudain, je remarquai sa chambre pour la première fois.

Les deux fauteuils de cuir luxueux, l'écran plat fixé au mur juste au-dessus de nous et les deux enceintes du home cinéma de part et d'autre. Le tapis beige foncé, sous nos pieds, qui, je le savais grâce à une simple évaluation du regard, devait être plus confortable que mon tapis de sol de randonnée. Venait la chaise de bureau, digne d'une publicité pour PDG. Le bureau lui-même en bois massif et l'immense fenêtre qui prenait presque tout le mur droit de la chambre. En face de nous et de la porte, le lit. Si grand que, avec mon mètre soixante-cinq, je pouvais certainement m'y coucher dans tous les sens sans dépasser du matelas. Pour finir, les deux portes, une donnant

sur une salle de bain probablement aussi luxueuse que celle de sa sœur, l'autre ouvrant sur le dressing, devinai-je.

Sloann, sûrement sans même s'en rendre compte, répétait l'attitude à vomir des patrons qui se croient supérieurs à leurs subalternes. Peut-être même pire : l'attitude des gens qui pensent que la richesse extérieure vaut plus que celle, intérieure. Une colère froide se déversa dans mes veines.

Je reportai mon attention sur lui.

— Si la police n'avait pas délibérément scindé le cortège en deux et nassé l'arrière de la manif' sur la place, si elle nous avait laissés nous disperser dans les rues adjacentes au lieu de nous enfermer comme du bétail, je n'aurais pas été blessée ! Et ne t'en fais pas, au cas où tu te poserais la question, les flics n'ont pas attendu que les esprits s'échauffent pour nous gazer !

Mon ton glacial me gifla, tout comme Sloann, qui pâlit à vue d'œil. À coup sûr, personne ne lui avait jamais parlé ainsi. Pourquoi étais-je si énervée, tout d'un coup ? Qu'est-ce que son attitude et son mode de vie réveillaient en moi, pour me faire sortir de mes gonds au point de lui manquer de respect ? Comment en étais-je arrivée à ressentir de la colère sur un simple sous-entendu de sa part ?

À peine mon émotion de colère identifiée et reconnue, je sentis mon corps se détendre. Je le scrutai de nouveau, son

visage fermé et sa mâchoire contractée ne laissaient présager rien de bon.

— Excuse-moi de t'avoir parlé sur ce ton, Sloann, dis-je doucement en utilisant sciemment son prénom pour diminuer l'intensité de la colère électrisant l'air autour de nous.

Il leva sur moi ses prunelles hargneuses, mais étonnées par mes excuses.

— Ma journée a été vraiment très longue. Je n'ai pas tout de suite compris qu'on avait été séparé de la tête du cortège, expliquai-je, désireuse de ne pas partir sur de mauvaises bases avec lui, mais aussi pour satisfaire un besoin soudain d'extérioriser le stress de l'après-midi. Tout le monde a reflué d'un coup vers le centre de la place, je n'ai plus rien maîtrisé du tout, dans ce mouvement de foule. Une fille est tombée un peu plus loin, elle a failli se faire piétiner !

Son irritation se muait petit à petit en curiosité. Il posa ses coudes sur ses genoux, son torse tendu vers l'avant, vers moi. Je poursuivis, me détendant moi aussi au fur et à mesure que je lui racontais.

— Nèdji, mon meilleur ami, a réussi à me rejoindre. On se trouvait presque au bord du noyau de la foule, près de la police. On a vu qu'on ne pouvait pas partir de ce côté-ci et à ce moment-là, les gens ont commencé à crier qu'on était nassé et

qu'on ne pouvait plus quitter la place. Et là, c'était comme si la lacrymo sortait du béton, et la douleur a explosé dans ma jambe.

— La police n'aurait jamais attaqué sans raison, coupa Sloann fermement.

Je haussai les épaules. C'est ce que je croyais, moi aussi, avant. Mais maintenant que je participais activement aux manifestations, que je tenais la banderole de tête, parfois, je remarquais la haine que dégageaient certains CRS. J'ai vu les coups de matraque pleuvoir sur les dos des manifestants qui se dispersaient sur ordre de la police. Les gazages à bout portant, sans aucune sommation. Ces gestes se justifiaient-ils ?

J'en fis part à Sloann, puis enchainai rapidement sur la fin de mon récit :

— J'ai cru que j'allais mourir asphyxiée. D'un côté les flics, de l'autre la foule et partout, de la lacrymo. Sans parler de ma jambe en sang, et je ne pouvais même pas évaluer la gravité de ma blessure... – Ma gorge se noua au souvenir de ma panique. – La police a commencé à se retirer et Nèdji m'a emmenée sous un porche dans une rue adjacente.

Il me jaugeait, comme pour deviner si je disais la vérité. Verbaliser ma peur m'avait fait du bien : je l'avais reconnue, et

donc presque acceptée. Après quelques secondes de silence, il contra :

— Il n’y a rien à ce sujet sur la chaîne d’information locale. On parle juste d’un groupe de casseurs qui a détruit un distributeur de la Société Générale, les forces de l’ordre sont donc intervenues.

— Un groupe ? Alors pourquoi ils ont nassé une centaine de personnes ? Tu n’entendras pas ce genre de témoignage à la télé, affirmai-je doucement. Les médias sont à la solde du gouvernement, qui lui-même est géré par les banques et les lobbies. Et encore, je ne te parle pas de l’Union européenne... Si tu veux te faire ta propre opinion, lis les journaux indépendants et va manifester sur le terrain, au cœur de l’actualité.

— Je ne vais certainement pas aller grossir les rangs des manifestants alors que je suis pour cette réforme, ricana-t-il.

Bouche bée, je le fixai sans y croire. De nouveau, la colère jaillit en moi comme un torrent de lave.

— Je ne te parle pas d’aller scander des slogans ! m’emportai-je avant de respirer profondément pour me reprendre.

Qu’est-ce que me renvoyait Sloann pour m’enflammer de la sorte ? Simplement parce qu’il ne partageait pas mon

opinion ! Mon attitude ressemblait à une lutte d'ego pure et simple. Et si mon ego réagissait avec autant de fougue, s'il se sentait aussi menacé, c'est que les propos et l'attitude du garçon titillaient une de mes blessures profondes, mais laquelle ?

— Le meilleur moyen de se forger sa propre opinion, c'est de vivre les choses, à mon avis, expliquai-je posément. Ou au moins de se documenter à différentes sources pour faire se rencontrer plusieurs points de vue. Si tu ne veux pas te faire compter parmi les manifestants, reste un peu à l'écart et observe simplement. Je vais commencer le repassage, si ça ne t'ennuie pas.

Je me redressai et ramassai la bassine pleine de vêtements. La douleur dans mon mollet s'estompait petit à petit. Sloann s'était levé et me dévisageait, les traits crispés de colère.

— Tu ne manques pas d'air de me conseiller de la sorte, cracha-t-il.

Je le fixai sans comprendre. Pourquoi m'agressait-il subitement ?

— Je n'ai pas besoin de tes conseils pour forger ma propre opinion concernant l'actualité, continua-t-il sur le même ton. Ton discours sur les forces de l'ordre, nos dirigeants et les

médias en disent long sur ton orientation politique. Tu te bats contre la privatisation de l'éducation sans même entendre les arguments du gouvernement, qui pense avant tout au bien-être des Français, c'est-à-dire au travail et au pouvoir d'achat.

En deux pas, je me trouvai près de lui, ma bassine toujours en mains. Son mètre soixante-quinze m'obligea à relever la tête.

— As-tu déjà travaillé ?

Ses sourcils se froncèrent sous l'étonnement.

— Ça n'a rien à voir...

— Ah oui ! bien sûr ! ironisai-je. Es-tu déjà allé faire des courses ? Connais-tu le prix, et surtout tous les ingrédients toxiques qui composent les produits de base les moins chers ? Oh ! coupai-je alors qu'il ouvrait la bouche pour répondre. Laisse-moi deviner ! Ça n'a rien à voir non plus... Le travail et le pouvoir d'achat, de nos jours, ne sont plus synonymes de bien-être. Pas quand on te formate toute ta vie à accepter de trimer quarante heures par semaine pour un salaire misérable, en te privant d'un temps précieux pour ton épanouissement personnel, parce que sans ce job, tu es considéré et tu te considères toi-même comme une merde. La privatisation de l'éducation n'est ni plus ni moins que le formatage de la masse

dès l'enfance pour servir la poignée d'hommes qui dorment sur des milliards de dollars.

Je repris mon souffle et tentai de me calmer, en vain. Mes joues roses et mon regard flamboyant, mes mots et la rage qui transperçait sous mon discours clouaient Sloann sur place, toujours à quelques centimètres de moi.

— Derrière chaque réforme de ce style, que ce soit pour l'économie ou le travail, le message est limpide : travaille, consomme et ferme ta gueule ! La seule différence entre toi et moi, c'est que tu es destiné à être vers le haut privilégié de la pyramide sociale française, donc à encaisser la richesse que produiront tes salariés sous-payés.

Je tournai les talons et traversai sa chambre pour accéder à la porte près de son lit. Une main ferme et colérique attrapa mon coude et me força à faire volte-face. La bassine quitta mes mains et atterrit sur le lit à côté de nous. Le corps tendu par la colère, Sloann me fixait méchamment.

— Tu ne peux pas me reprocher d'être né dans cette famille, Aëlle. Si tu veux devenir patron, donne-toi les moyens.

Mon prénom sonna presque comme une insulte. Je souris âprement.

— « Donne-toi les moyens », répétai-je, sarcastique. As-tu seulement une idée de ce que cela signifie ? Combien

d'argent faut-il pour lancer sa boîte ? Comment obtient-on cet argent, selon toi, lorsqu'on part dans la vie avec rien d'autre que l'amour de ses parents ?

Ma voix se radoucit en pensant à ma mère alors que je développai :

— Tu ne vis pas dans le même monde que la majorité de la population. Ce n'est pas un reproche, ajoutai-je prestement en levant la main alors qu'il s'apprêtait à me couper la parole. C'est une réalité. Un constat. Une réforme, parce qu'elle sert tes intérêts, n'est pas forcément bien pour tout le monde. Et puis en réalité, c'est beaucoup plus vaste que cela. Le mouvement de manifestation contre cette réforme de privatisation de l'éducation porte aussi un mouvement contre notre système capitaliste. Aujourd'hui, je ne lutte pas seulement pour l'éducation, je lutte pour ma liberté, pour ma planète, pour ma vie et mes valeurs.

— Rien que ça ? demanda-t-il, narquois, bien que son regard se soit adouci au fur et à mesure de mes paroles.

— Oui, affirmai-je clairement et posément, sans ciller. Rien que ça. Nous sommes nombreux et nombreuses, dans le cortège, à porter ces valeurs de respect et de bienveillance envers notre planète. Cette nouvelle réforme n'est qu'un

moyen de nous enfoncer un peu plus dans le capitalisme, alors que ce système détruit la terre et ses êtres vivants.

— Je ne vois pas en quoi la privatisation de l'éducation joue un rôle dans la soi-disant destruction qu'engendre le capitalisme, réfuta-t-il en croisant les bras sur son pull Ralph Lauren gris clair.

— Les multinationales, qui sont dirigées par une petite dizaine de privilégiés, détruisent les ressources et exploitent des milliards de personnes, et la France n'est pas épargnée, il n'y a qu'à voir nos conditions de travail dégradées dans tous les secteurs. La Chine commence même à délocaliser chez nous, c'est pour dire ! L'avenir c'est les enfants. Les enfants reproduisent les valeurs de leur éducation, parfois sans s'en rendre compte. Privatiser l'enseignement, c'est remettre l'éducation des générations futures ; et de nous-mêmes, d'ailleurs, vu notre âge ; entre les mains de personnes aux valeurs... ignobles. Je ne trouve pas d'autre terme, soupirai-je en secouant la tête de dégoût.

Il décroisa les bras et je repris la bassine tout en ouvrant la porte à ma droite et en pénétrant dans le dressing. La pièce, d'une bonne dizaine de mètres carrés, contenait un meuble de rangement immédiatement à droite ainsi qu'une chaise. J'y posai le bac. Le mur gauche et celui en face de moi

disparaissaient sous les étagères et les penderies pleines de vêtements. À droite, le soleil couchant inondait la moquette grise.

J'ouvris le meuble, seul endroit logique où le nécessaire à repasser pouvait se trouver et je m'installai au milieu de la pièce. Sloann s'adossa au chambranle.

— Alors selon toi, nous sommes incapables de contrer les valeurs avec lesquelles nous ne sommes pas d'accord ?

Je lâchai un petit rire mauvais.

— Oh si ! Mais à quel prix ? interrogeai-je en désignant mon mollet.

Il se détourna et claqua la porte rageusement. Apparemment, moi aussi je l'énervais. Qu'est-ce que je réveillais chez lui ? Était-ce simplement parce qu'il percevait que je ne changerai pas d'avis concernant la réforme en cours ? Ou parce que je remettais en question le gouvernement et la société ?

Je ne reverrai probablement jamais Sloann, pourtant, je sentais que cette rencontre, quand je parviendrai à prendre suffisamment de recul, se révélerait bénéfique. Elle me permettrait d'en apprendre plus sur moi-même grâce aux réactions qu'il soulevait chez moi.

J'étalai un jean sur la planche et entrepris de le repasser.  
Si je ne voulais pas terminer avec une heure de retard, je devais sérieusement accélérer le mouvement.

## Sloann

Cette fille est rageante. Je ne trouve pas d'autre mot. Elle a réponse à tout, comme si c'était une évidence et qu'elle avait déjà réfléchi à la question. Si j'avais une seule chose à retenir d'elle, ce serait sans conteste celle-ci.

Ah oui ! Et sa jalousie à propos de ma situation familiale, aussi.

Et puis son conseil à deux balles d'aller me faire ma propre opinion sur les médias indépendants. Tous des extrémistes, ceux-là ! Je ne vais certainement pas me faire une idée de la situation actuelle française à travers leurs filtres. Enfin... j'écris cela, pour autant, je n'ai trouvé aucune trace des évènements de l'après-midi dans la presse locale. Il m'a donc fallu pousser un peu plus mes recherches, mais j'y reviendrai.

Ce qui m'a vraiment mis hors de moi, c'est ce sous-entendu, comme si j'étais immature au point de ne pas savoir réfléchir par moi-même et me faire mes propres idées. Non, mais sérieusement, pour qui me prend-elle ? Je ne suis pas le fiston à son papa qui n'a aucune personnalité !

Elle m'énerve encore rien que d'y repenser.

La seconde chose dont je me souviendrais est son physique, évidemment. Aëlle pourrait être jolie, si elle prenait la peine de se soigner. Franchement, arriver à son nouveau travail, même si ce n'est que pour un remplacement, pas coiffée ni maquillée et en plus, blessée ! Dans l'incapacité d'effectuer ses tâches rapidement et correctement. Tout ceci sans parler de sa promptitude à déballer son point de vue politique et son jugement sur son patron – moi ! Enfin, même si techniquement, c'est mon père qui l'emploie.

Je suis certain qu'elle s'est permis de me parler ainsi, avec autant de condescendance mêlée à de la supériorité, parce que nous avons le même âge (ou presque, je suppose). Je déteste ce genre de liberté.

Bon. Peut-être que je m'emballe un peu. Il n'y a pas eu de vouvoiement, certes, mais après tout, lorsqu'un nouvel élève entre en classe, il ne nous vouvoie pas (sauf Charles, mais c'est une autre histoire). C'est ce sans-gêne qu'elle a affiché pour parler de politique, en particulier du déroulement de la manifestation de cet après-midi, qui m'a le plus déstabilisé.

Elle avait l'air secoué, je ne peux le nier. Mais je ne crois pas que la police attaquerait ainsi des individus

innocents. Elle s'est trouvée au mauvais endroit, au mauvais moment, malheureusement pour elle.

En même temps, je me suis un peu renseigné sur le web, et j'ai réussi à voir une vidéo très courte qui montre que le distributeur vandalisé ne l'a été que par deux ou trois personnes. Pourquoi la police a-t-elle nassé une centaine de manifestants, dans ce cas-là ?

Je suppose que s'ils s'en sont pris à la queue du cortège, c'est qu'ils avaient des soupçons concernant les casseurs. S'ils avaient des soupçons, c'est qu'ils les avaient identifiés. Et s'ils les avaient identifiés, ils n'avaient aucune raison de scinder le cortège en deux et de lâcher des grenades lacrymogènes sur le reste des individus.

Il manque un élément, je n'en démords pas. Les CRS n'agiraient jamais ainsi. Je refuse de croire la version simpliste d'Aëlle qui pense que la police a pour ordre de mater la rébellion, peu important les moyens employés. Enfin, elle ne l'a pas formulé ainsi, mais c'est l'idée sous-entendue dans sa toute dernière question. Son air à ce moment-là ! J'aurais pu lui hurler dessus. Ça ne me ressemble pas, pourtant. Et encore moins lors d'une première rencontre ! Cette fille possède le don unique de me faire sortir de mes gonds.

Elle paraît si sûre d'elle, lorsqu'elle parle des conséquences de cette réforme et des violences policières...

J'ai mes propres convictions. Je ne crois pas les gens facilement, mais là, il y a cependant des preuves indéniables : les traces de sang séchées qui maculaient son mollet et la panique qu'exprimait tout son corps lorsqu'elle m'a raconté la scène. Et sa douleur, aussi. Ses jolis traits crispés et les larmes qui ont dévalé ses joues légèrement arrondies.

Aëlle pourrait vraiment être belle.

Ses cheveux châtain, coupés au niveau de ses oreilles percées, bouclent dans tous les sens. Selon sa façon d'y passer la main pour se recoiffer, on dirait un caniche. Si elle ne m'avait pas autant énervé, j'aurais ri en la suppliant d'aller se peigner. Si elle peut passer un peigne dans cette forêt indomptable, ce dont je doute fortement. Enfin, quand je dis « supplier »... Façon de parler, bien sûr !

Son regard m'a bouleversé. En réalité, ce sont ses larmes qui ont fait briller ses prunelles marron clair qui m'ont ému. Si claires qu'elles en deviennent presque jaunes. Mais d'un jaune lumineux, comme les rayons du soleil.

Pour le reste, il n'y a rien à ajouter. Un 85B des plus modestes. De jolies jambes fines et fermes, mais la droite se trouvera à présent barrée par une vilaine cicatrice, vu la taille du pansement. Cependant, Aëlle n'a pas l'air d'être le genre de personne à s'offrir une petite opération de

chirurgie esthétique pour faire effacer cela. À tous les coups, elle la portera comme une marque de bataille contre notre gouvernement !

Je me gausse seul en rédigeant ces lignes. Elle est du genre révolutionnaire et fière de l'être... Lyne aurait dû l'appeler Marianne ! J'efface à l'instant ce sourire discret épanoui sur mes lèvres en imaginant Aëlle brandissant le drapeau français, seins nus...

Elle fait partie de ces pauvres qui pensent que les riches ne comprennent rien à la vie. À sa vie. Je ne peux le contester : mes problèmes ne sont pas les siens. Elle ignore la responsabilité d'être le fils aîné d'une famille comme la mienne. Je n'ai pas le choix de mon avenir, je devrais marcher dans l'ombre de mon père et de mon grand-père avant moi. Ma poitrine se serre d'affliction. Ce fardeau, je le léguerais sans hésiter une seconde. En réalité, j'aime la carrière qu'ils m'ont choisie avant même que je naisse, mais devoir me plier à mon père me révolte.

Mon géniteur est un tyran, qui n'a probablement jamais appris à sourire de sa vie, trop souvent repris par feu mon grand-père. Il surveille mes résultats scolaires comme le lait sur le feu et n'est jamais satisfait. J'oscille entre la 4<sup>e</sup> et la 5<sup>e</sup> place, ce cher Flo toujours à me tirer la bourre. S'il paie ma scolarité privée depuis mes trois ans,

c'est pour que j'intègre une prestigieuse école d'économie. Ainsi, je pourrai récupérer la gestion de son portefeuille boursier et ne pas couler la famille par des placements irréflechis.

J'ai baigné dans cette ambiance depuis ma naissance et je m'intéresse à la Bourse depuis mes quinze ans. Je n'ai pas besoin d'obtenir le diplôme d'une grande école pour savoir que je m'en sortirai avec les Actions de mon père. Mais il en a décidé autrement.

En cours, la compétition est rude entre nous. Dans la classe des filles, il paraît que c'est pire. Disons-le clairement : je suis soulagé de n'avoir à partager avec elles que les heures de pauses. Elles sont superficielles à en vomir (Aëlle se trouve à leur opposé et c'est presque pire, quand j'y pense), juste bonnes à sniffer de la coke le samedi soir et à me supplier de les sauter pour s'en vanter entre elles. C'est en tout cas un très bon résumé des nanas que je côtoie tous les week-ends et que je croise dans les couloirs de mon lycée.

Le pire, c'est que Stella est comme elles. Et quand je pense que nos parents nous poussent dans les bras l'un de l'autre depuis la sixième, depuis son emménagement ici... Je sèche sur les mots à employer pour décrire mon aversion. Peut-être est-ce parce que je suis jeune, bientôt dix-huit ans, et que le mariage me paraît aussi lointain que les

Philippines. Je sais bien, pourtant, que je devrais commencer à y songer, ou en tout cas à me projeter. Nos parents sont restés vieux jeu, malgré ce vingt-et-unième siècle débuté il y a quelques années.

Encore un « problème » qu'Aëlle n' imagine pas. Que dirait-elle si Lyne la poussait gentiment, mais sûrement, dans les bras d'un garçon qu'elle n'aime pas, mais avec qui elle couche de temps en temps ?

## Aëlle

Allongée dans mon lit deux places, je fixai les quelques étoiles fluorescentes collées à mon plafond depuis presque dix ans.

L'alitement forcé de ma mère à l'hôpital lui faisait du bien. Elle n'avait plus de grosses contractions, son angoisse d'accoucher prématurément se calmait donc par la même occasion. Sa voix m'avait paru un peu plus reposée. Heureusement d'ailleurs, sinon Jaïs aurait certainement paniqué. Mon frère de sept ans se montrait aux petits soins depuis que Lennie et elle nous avaient annoncé sa grossesse. Mais il s'inquiétait beaucoup, même s'il n'en parlait pas spontanément. Je l'entendais jouer, lorsque nos portes de chambre restaient ouvertes, et il était toujours question de naissance et de sa place au sein de la famille.

Pourtant, dès que son père, notre mère ou moi abordions le sujet, il nous répétait qu'il se sentait bien. Il gérait les choses à sa façon, c'était à nous de nous en accommoder. Jaïs était un petit garçon plein de vie – son prénom en était la signification

même –, avec une bonne dose d’imagination, ce qui lui permettait d’extérioriser ses peurs en jouant.

J’aimais profondément mon petit frère et nos dix ans d’écart ne nous avaient jamais posé le moindre problème.

Je me retournai sur le côté et attrapai le second oreiller pour l’enlacer. Manifestement, j’avais besoin de réconfort ! Nèdji ne m’avait pas donné de nouvelle depuis mon départ de chez lui, quelques heures auparavant. Je lui avais envoyé un selfie dans ma tenue de travail et il avait gardé le silence. Cela lui arrivait, et d’habitude, je n’en faisais pas cas. Mais la façon dont nous nous étions quittés me hantait. Mon meilleur ami me manquait.

J’attrapai mon téléphone. Minuit et demi. Lui et moi n’avions jamais accordé la moindre importance à l’heure pour nous appeler. Cette promesse datait de plusieurs années, et j’aimais particulièrement qu’il me réveille à quatre heures et demie pour me décrire le magnifique lever de soleil auquel il assistait, lors de ses treks solitaires.

La sonnerie n’eut pas le temps de retentir une deuxième fois.

« J’étais en train de t’écrire un texto, » m’apprit-il en guise de salut.

Je pouvais sans problème imaginer les coins de ses lèvres fines retroussés de plaisir. S'envoyer des SMS ou s'appeler en même temps nous arrivait régulièrement.

« La tenue de soubrette te sied à merveille ! » pouffa-t-il, moqueur.

Je lâchai à mon tour un petit rire.

— Tu as vu ce petit col blanc en dentelles ? C'est la classe, hein ?

« Il fait ressortir tes joues un peu rondes, c'est sûr ! Ce que j'ai préféré, c'est quand même ton bas au niveau de ta cheville, avec les traces de sang coagulé sur tout ton mollet... Ça te donnait un côté soubrette-guerrière qui te va comme un gant ! »

Il éclata franchement de rire et à mon tour, j'enfonçai ma tête dans mon oreiller pour étouffer mon hilarité.

« Au fait, reprit-il, de nouveau sérieux, comment va ta plaie ? »

— J'ai mis de la Flammazine en sortant de la douche. Ça va. C'est surtout à la villa des Riveria que j'ai eu mal. Faut que je te raconte ma rencontre avec le fils de mon patron, d'ailleurs !

Je lui narrai la discussion avec Sloann et l'irritation qui en avait découlée. Une fois de plus, je me demandai ce qui se

cachait sous ce bouillonnement colérique. C'est en répétant une de ses réponses que je sus précisément le point sensible qu'il avait touché chez moi :

— Oh ! Je viens de comprendre quelle blessure il a réveillée ! J'ai un souvenir qui est remonté au moment pile où il m'a dit : « Tu ne peux pas me reprocher ma naissance, Aëlle. »

« Alors ? C'est quelle blessure ? »

— L'Injustice.

« Ouais, adhéra-t-il après un court silence, quand tu me parles de sa richesse extérieure, je crois bien que la mienne aussi est sérieusement titillée ! »

Nous gardâmes le silence plusieurs secondes pour méditer nos propos. La blessure d'Injustice fait partie des cinq blessures de l'enfance. Elle apparaîtrait aux alentours de quatre ou cinq ans. Nous en avons souvent parlé après avoir lu le même bouquin.

Pour ma part, c'était une époque de mon enfance difficile. Lennie s'était installé chez nous depuis un an et ils avaient acheté un terrain, celui sur lequel nous vivons actuellement. Nous avons lâché l'appartement pour habiter dans un mobil-home le temps de construire la maison 100% écologique, lancer le potager en permaculture et planter des

arbres fruitiers... Je me sentais bien, dans cet environnement. Le regard des autres était le plus difficile à vivre, notamment celui de notre voisine.

Elle m'avait invitée à son anniversaire sur ordre de sa mère, pour nous lier d'amitié, mais cette fête de gamins de cinq ans avait rapidement tourné en cauchemar. Ils s'étaient tous moqués de notre vie en mobil-home. J'avais eu beau leur expliquer que c'était le temps de construire notre maison, il n'y avait rien eu à faire. J'avais vraiment trouvé cela injuste. Injuste de se moquer de quelqu'un qui vit différemment d'eux. Injuste parce que même si Lennie et ma mère m'en avaient parlé, même si, je le savais, j'avais eu mon mot à dire, je me sentais désarmée face à cette horde de gosses malveillants. Je ne parvenais plus à avancer les arguments de ma vie si heureuse et comblée, à avoir les mains dans la terre presque toute la journée et pouvoir faire des câlins aux arbres avant d'y construire une cabane.

J'étais partie. J'avais traversé la route pour rentrer chez moi, toute seule, en prenant garde de respecter toutes les conditions de sécurité apprises à l'école Montessori et dans ma famille.

Sloann avait réveillé cette blessure, autant par son discours formaté que par le cadre luxueux de sa chambre.

« T'es toujours là ? » demanda Nèdji de sa voix douce.

— Oui, murmurai-je.

« Excuse-moi, pour tout à l'heure... Je t'ai quasi refermé la porte au nez sans un coup d'œil. »

Sa voix nouée par le regret me serra le cœur.

— T'en fais pas, c'est pas grave. Je ne t'en veux absolument pas, tu sais bien...

« C'est... – il inspira profondément – c'est encore difficile par moments, confia-t-il d'une voix claire. J'ai eu peur pour toi cet après-midi, et même si... On a bien vu, toi et moi, qu'on n'était pas amoureux. Malgré ça, même si je suis convaincu qu'on est mieux amis, il y a des fois où... Où tes jolies lèvres bien dessinées me manquent. »

Il termina sa phrase dans un chuchotis, comme si, à cet instant précis, ma bouche lui manquait effectivement.

— Tu sais, j'y ai réfléchi, admis-je doucement. Toi et moi, quand on était amis, on était vraiment tactiles. Mais depuis qu'on a rompu, on n'ose plus se toucher comme avant. Ce soir, c'était la première fois qu'on se faisait un câlin depuis qu'on s'est quittés. Nèdji... j'aimais vraiment, vraiment notre amitié. J'aimais pouvoir dormir avec toi en toute confiance, que tu rentres dans la salle de bain quand je me douchais pour continuer notre discussion, m'affaler sur toi quand on

visionnait un film... Il n'y avait pas de connotation amoureuse derrière nos gestes, et même si parfois, on avait soudain envie de s'embrasser, on s'en foutait ! Et c'est ce naturel dans notre relation qui me manque. C'est ça qui a été cassé par notre histoire d'amour. Mais il reviendra. J'en suis convaincue. Il faut juste nous laisser un peu de temps... accepter d'être gêné à l'occasion à cause d'une envie ou d'un souvenir.

« Ouais, t'as raison, » soupira-t-il.

Je pouvais l'imaginer enroulé dans sa couette et fixer le plafond de ses iris presque aussi noir qu'une nuit sans lune.

« J'ai hâte de pouvoir t'enlacer à nouveau sans me sentir gauche ! » s'exclama-t-il, un brin rêveur.

Je gloussai, partageant son espoir que bientôt, nous parviendrions à retrouver notre amitié si forte.

— Et au fait ! Je retourne à la villa des Riveria dès lundi. Je remplace ma mère.

« Prépare tes arguments pour Sloann, alors ! Et j'espère qu'il ne t'énervera pas trop ! »

— S'il m'énerve, c'est qu'il me reste encore des choses à accepter du côté de ma blessure d'Injustice ! m'esclaffai-je.

« Mm. Dors bien, Aëlle. Et appelle-moi si vous avez besoin d'un coup de main chez toi, le temps que ta mère récupère. »

— OK. Je te tiens au courant. Merci, murmurai-je en souriant.

Je raccrochai, heureuse que la situation s’aplanisse de jour en jour avec Nèdji. Je me lovai dans ma couette et fermai les paupières. Aussitôt, le beau visage de Sloann flotta devant moi. Comment réagira-t-il lundi soir en me voyant débarquer ? À présent que j’avais repéré la source de ma colère vis-à-vis de lui, parviendrai-je à garder mon calme pour lui avancer mon point de vue ?

Et lui ? Je l’énervais moi aussi profondément. Pourrais-je lui parler des cinq blessures de l’enfance ? Laquelle réveillais-je, chez lui ?

## Sloann

La loi Privatisation de l'Éducation a été retirée pour être remaniée ! C'est la fille de la blanchisseuse qui doit être contente...

Aujourd'hui, lundi, des énormes manifestations étaient prévues dans toute la France. Au lycée, nous ne faisons jamais grève, pour la plupart, nous sommes d'accord avec les réformes du gouvernement. Et puis ce n'est pas à nous, lycéens à deux mois du baccalauréat, de sécher les cours. Une loi ou une réforme n'est jamais inscrite dans le marbre, la majorité des gens ont l'air de l'oublier. Si un texte législatif ne nous plait pas, nous pouvons peser dans la balance, même après qu'il soit passé. Il suffit d'appeler les bonnes personnes.

Au final, les autres manifestent en mettant de côté leurs études, alors que nous nous focalisons sur nos notes pour intégrer les Grandes Écoles et devenir l'Élite de notre nation. C'est ainsi que l'on change les choses en profondeur.

Ça en boucherait un coin à Aëlle, si je lui apprenais cela !

Penser à elle, simplement écrire son prénom ici, dans mon journal, fait remonter ma colère. Elle...

On a toqué à ma porte. Maïlys vient de m'apprendre qu'Aëlle se trouve dans sa chambre. Elle s'est moquée d'elle à cause de sa dégaine, elle doit encore revenir de la manifestation de ce matin et de la fête qu'ils ont tous dû faire cet après-midi ! Moi qui pensais ne jamais la revoir ! J'ai envie d'aller discuter avec elle, de la contempler, fière parce qu'elle pense avoir remporté la lutte contre le gouvernement, et lui expliquer que les manifestations ne servent à rien. Ce texte est si important pour l'économie de la France qu'il passera, petit bout par petit bout s'il le faut, j'en suis convaincu. Elle se décomposera en réponse à l'implacable logique de mon argument.

## Aëlle

Semblable au dressing de Sloann au niveau de l'ameublement, celui de Maïlys s'ouvrait néanmoins côté est de la demeure, c'est-à-dire à droite de l'entrée principale. Je ne l'avais pas remarqué jusqu'alors, mais grâce à la vue depuis sa fenêtre, je constatai que leur piscine immense intégrait un jacuzzi !

M'occuper du linge des autres se révélait assez cool. Je ne chômais pas, mais repasser ou lancer des machines n'était pas à proprement parler pénible, surtout depuis que je parvenais à poser le pied droit par terre sans que les larmes me montent aux yeux.

Ma blessure cicatrisait tranquillement, malgré une douleur légère, mais constante. Enfin, j'avais tout de même effectué la moitié du parcours de la manif' de ce lundi matin en béquilles, je ne pouvais pas encore marcher normalement plus de deux heures.

La porte du dressing s'ouvrit sur Sloann. Il passa une main souple et confiante dans ses cheveux bruns savamment

décoiffés et me lança un faux sourire, qui masquait mal son sentiment de triomphe. Je sus avec certitude qu'il utilisait ce visage d'ange et ce geste dès qu'il voulait plaire. Et assurément, avec ses yeux vert foncé ainsi dégagés et mis en valeur, ses lèvres légèrement pulpeuses dévoilant ses dents droites et blanches, les filles devaient tomber comme des mouches.

Je détournai une seconde le regard. Beau gosse. Il le savait et en tirait une confiance en lui absolue. Mais je l'avais percé à jour : sous ce masque de dragueur, il me cachait quelque chose ; un argument ? ; qui lui donnait la sensation d'avoir remporté la victoire sur notre précédente discussion, j'en mettais ma main à couper.

Je croisai de nouveau ses iris couleur aiguille de sapin alors qu'il s'adossait à la porte du dressing de sa petite sœur après l'avoir refermée.

— Salut Sloann, l'accueillis-je gentiment.

— Salut. Alors, contente du retrait de cette réforme ?

Il ne parvenait pas à cacher son excitation. J'avais raison, il voulait me clouer le bec sur ce sujet.

— Ce n'est qu'une demi-victoire, arguai-je. Ce n'est pas un abandon, le gouvernement va simplement la retravailler. Personnellement, je me battais pour le retrait total de cette loi.

Surpris par ma réponse ; il s'attendait certainement à ce que je saute au plafond et entame la danse universelle de la victoire ; il se mordilla la lèvre inférieure. À cet instant, il n'en avait pas conscience, trop perdu dans ses pensées, mais il était encore plus craquant qu'avec son air de Don Juan. Il se montrait enfin au naturel, et j'aimais ça. Son début de barbe commençait à manger ses joues légèrement creusées, lui donnant un aspect un peu négligé, tout comme sa coiffure.

Je repris mon repassage, décidée à ne pas terminer en retard comme vendredi dernier et surtout pour arrêter de le mater.

— Tu sais que manifester ne sert à rien ? Tu l'as dit toi-même, le gouvernement trouvera un moyen de faire passer cette loi, même si c'est dans quelques années. Franchement, ta mère ne dit rien quand tu sèches autant les cours ? Tu es en quelle classe ? Première ? Terminale ? Dans les deux cas, tu as des épreuves de bac dans deux mois...

Sous son ton calme transpirait une certaine fébrilité. Que cherchait-il à faire ? Me ramener à la raison en m'avançant des arguments pour mon avenir ? Tenter de comprendre mon point de vue en me posant ces questions ?

— Je réponds à quelle interrogation en premier ? plaisantai-je.

Il fronça ses épais sourcils bruns en esquissant un geste de la main, comme pour me signifier qu'il ne se trouvait pas ici pour rigoler. Je lui lançai tout de même un autre petit sourire et enfin, il se dérida quelque peu.

— J'ai fêté mes dix-huit ans le mois dernier et je suis en terminale. L'obtention de mon bac est aussi importante pour mon avenir que les lois injustes qui gouverneront ma vie. Je ne sèche pas le lycée, Sloann. Je te l'ai déjà dit, je me bats pour notre liberté d'apprentissage et de réflexion. La majorité de mes profs sont dans la rue et pour les quelques-uns qui décident de poursuivre les cours, je les rattrape.

Je pris une profonde inspiration. Je sentais la colère monter de nouveau alors que je formulai mentalement ma prochaine phrase.

— Ça me demande beaucoup de travail personnel, mais comme tu vois, je l'ai choisi. Je me bats pour ce que je considère comme primordial. J'étudie pour obtenir mon bac pour avoir une chance, si un jour le cœur m'en dit, d'entrer à la fac, et je remplace ma mère ici pour arrondir les fins de mois, parce que son indemnité maladie n'est pas très élevée.

Je pliai le tee-shirt de sa sœur sous son regard attentif et passai au suivant. Ma voix aux intonations fières et fraîches résonnait encore dans la pièce.

— En ce qui concerne l'utilité des manifestations, poursuivis-je en scrutant son visage froid, le gouvernement fait bien ce qu'il veut, je l'ai compris en me rendant compte que les députés votent des lois capitales pour le peuple alors que l'hémicycle est à plus de la moitié vide. Les absents sont souvent occupés à détourner de l'argent ou à « oublier » — j'insistai ironiquement sur ce mot — de remplir correctement leur déclaration de patrimoine. Je manifeste parce que c'est l'un des seuls moyens pacifistes pour montrer au monde mon mécontentement et puis m'allier à des inconnus qui partagent les mêmes valeurs que moi, me donne de l'espoir pour l'avenir.

— Un moyen pacifiste ? répéta Sloann, sarcastique. Avec toutes les violences qui ont émaillé les cortèges depuis un mois et demi ?

— Tu parles des violences policières, je suppose ? raillai-je. De leur nasse et de leur gazage pour nous pousser à bout ? Du silence médiatique autour des blessés plus ou moins graves parmi les manifestants ? Des flics en civil avec leur matraque télescopique qui distribuent les coups au niveau du crâne ?

La colère lui verrouilla la mâchoire. Son coup d'œil glacial me fit redescendre sur Terre et prendre conscience que notre discussion n'avancait pas. Comme vendredi dernier, nous

nous apprêtions à nous disputer, tout ça pour un point de vue divergent...

— Quelques personnes utilisent la violence, admis-je doucement, d'un côté comme de l'autre. Ce qui est incroyable, je trouve, c'est que les médias se concentrent là-dessus en particulier pour discréditer le mouvement. À blessure égale, les journalistes rabâchent l'information si elle concerne un ou une flic, mais n'en parlent pas s'il s'agit d'une personne lambda. C'est ça qui me fait rager, Sloann, insistai-je en captant son regard. Ça, et le fait qu'en se focalisant sur ces escarmouches, ils n'évoquent pas les problèmes de fond : cette foutue réforme, ses conséquences, l'impunité de la police, les directives qu'elle reçoit de notre État autoritaire, la raison qui pousse des citoyens et des citoyennes à briser des Abribus pour arracher les publicités et détruire des distributeurs à billets. Pourquoi ce silence à ton avis ? Sept milliardaires possèdent la quasi-totalité des médias français...

Je repris mon repassage, attendant qu'il me réponde. J'aimais la vivacité d'esprit de Sloann, son air intelligent et concentré, les sourcils légèrement froncés. En fait, je me rendais compte à quel point argumenter avec une personne qui ne partageait pas ma vision m'enrichissait. Il m'obligeait à

pousser mes réflexions le plus loin possible parce qu'il ne se laissait pas facilement convaincre.

À son regard teinté de respect, je sus qu'il ne me considérait plus comme une petite anarchiste ignorante désirant simplement détruire le capitalisme. Ce que je n'étais pas, de toute façon. J'avais suffisamment réfléchi à la question pour me rendre compte que le capitalisme avait permis de grandes avancées pour les générations précédentes. Aujourd'hui, ce n'était plus le cas pour nous, les jeunes. Nous avons plus l'impression qu'il nous enfermait dans un système d'esclavagisme moderne qu'autre chose.

— Je... hésita-t-il. Je me suis renseigné sur les violences policières. Et en effet, j'ai dû lire des médias dits « indépendants » pour trouver des informations.

Je hochai lentement la tête, attentive. Il avait fait un effort considérable pour me révéler cela et seule sa curiosité intellectuelle l'avait poussé à effectuer ces recherches.

— Je suis heureuse pour toi que tu aies osé voir notre société à travers un autre filtre. Ce qu'on découvre n'est pas évident à gérer. Enfin, pour ma part, en tout cas, avouai-je à voix basse.

— Honnêtement, je n'ai pas encore décidé qui je crois. Le gouvernement ne peut pas manipuler à ce point les grands

médias. Les débats ont lieu, des gens opposés à la réforme scolaire sont venus témoigner...

Je lui souris, presque tendrement, tant son plaidoyer ne tenait pas la route.

— Essaye de faire attention la prochaine fois, peu importe le sujet d'ailleurs. Tu te rendras compte que l'animateur du débat empêche les participants de creuser le thème en orientant les questions pour obtenir des réponses faisant appel aux émotions.

Il arqua un sourcil, interrogatif. Échanger calmement avec lui était un plaisir. Croiser son regard curieux et intéressé me pinçait agréablement le cœur. Je ne pouvais pas m'empêcher de sourire et cela me faisait du bien. Ma vie, depuis vendredi dernier en particulier, m'éprouvait.

— Je te donne un exemple, repris-je en rangeant un jean de Maïlys ; la taille de son dressing me laissa une fois de plus sans voix durant une demi-seconde. La semaine dernière, j'ai regardé un débat sur les casseurs, justement. Il y avait un député, une sociologue et deux syndicalistes, l'un représentant la police, l'autre le corps enseignant. À chaque fois qu'un des participants tentait de parler de la réforme scolaire, c'est-à-dire la cause même des manifestations au sein duquel se produit ces cassages, l'animatrice le coupait et enchainait sur une question

du type : « Mais vous, personnellement, avez-vous peur de la violence inouïe des casseurs pour la prochaine manifestation ? Ils sont de plus en plus organisés ! » Je te jure, Sloann, insistai-je en voyant qu'il ne me croyait pas, elle a posé cette question à chaque intervenant et a insisté pour qu'ils y répondent. C'est de la manipulation ! Les gens visionnent ce débat et qu'est-ce qu'ils se disent à ton avis ? Que pour qu'un député ait peur des casseurs, c'est que le pays est au bord de la guerre civile et que le gouvernement a donc raison de mater la rébellion, surtout au vu des blessures de policiers dont ils se sont fait rabâcher les oreilles durant le JT précédent. Elle utilise le « vous, personnellement », alors qu'elle a invité sur le plateau un député, ou un représentant de tel syndicat. Le raccourci se fait automatiquement dans l'esprit. Ensuite, elle utilise l'émotion de base, celle qui nous empêche d'avancer dans notre vie : la peur. Elle réveille notre instinct basique, lorsque l'émotion est touchée, il n'y a plus le filtre de la raison pour prendre du recul.

Il haussa les épaules, pas convaincu.

— L'information est déformée d'une part parce que les journalistes la tronquent, tu en as eu la preuve en lisant les quelques journaux indépendants, mais aussi parce qu'elle est divulguée en faisant appel aux émotions des gens. Il n'y a qu'à

écouter la petite musique avant les JT pour s'en rendre compte. Elle nous plonge directement dans un état sous-jacent de panique.

— Je ferai attention pour le prochain débat, affirma Sloann en hochant la tête. Je n'avais jamais remarqué l'histoire des émotions...

L'espace d'une seconde, la surprise qu'il accepte mes paroles sans objection me fit relever la tête vers lui.

— La plupart des gens sont coupés de leurs émotions, c'est pour ça qu'ils ne s'en rendent pas compte, certifierai-je. Sois attentif à ton corps quand tu entendras la musique du prochain journal, les frissons internes, la tension imperceptible... Concentre-toi réellement et tu verras bien si cela joue sur ton état. Pareil pour les mots employés lors du débat.

— OK ! Je me prêterai à l'expérience ! s'esclaffa-t-il en passant sa main gauche dans ses cheveux. Mais ce que tu dis est aussi valable pour les journaux indépendants. Le ton de l'article donne clairement l'état d'esprit anticapitaliste du journaliste, en général.

— Pas pour tous, mais oui, c'est certain. C'est pour ça que personnellement, je lis de tout, des médias indépendants, financés seuls, ou les autres qui ont des PDG hyper puissants.